

BD Enki Bilal publie un livre d'art en forme de rencontre avec l'auteur de «Roméo et Juliette». On y trouve des travaux préparatoires réalisés pour l'album «Julia & Roem». On a demandé au dessinateur s'il croit encore en l'amour.

«Je me suis octroyé le droit de trahir William Shakespeare»

MICHEL AUDÉTAT

La poésie du chaos les habite l'un et l'autre; tous deux savent pousser leurs personnages dans des situations qui mettent leur humanité au défi: entre William Shakespeare (1564-1616) et Enki Bilal (né en 1951 à Belgrade), on sent comme un air de famille. Il n'est donc pas si surprenant qu'un magnifique livre d'art les réunisse: «Shakespeare-Bilal. Une rencontre». L'auteur de bande dessinée (également peintre et cinéaste) à qui l'on doit «La trilogie Nikopol», les albums de «Coup de sang» et ceux de «Bug» s'installe ainsi dans la collection que l'éditrice Marie Barbier avait inaugurée, il y a cinq ans, avec «Flaubert-Druillet. Une rencontre». Au cœur de ce nouvel ouvrage figurent les travaux préparatoires (dessins à la mine de plomb et cases originales sur papier teinté) qu'Enki Bilal avait réalisés pour «Julia & Roem» (Casterman, 2011): son «Roméo et Juliette» sur fond de désastre climatique.

Quels ont été vos premiers contacts avec l'œuvre de Shakespeare?

Cela remonte à mes années de lycée, à l'occasion d'une mise en scène théâtrale de «Roméo et Juliette». Je n'étais pas impliqué dans ce spectacle, mais ma fiancée de l'époque l'était et j'avais lu le texte de la pièce. Ma deuxième expérience de Shakespeare est liée au film «Macbeth», de Roman Polanski, qui m'avait beaucoup impressionné. C'est à ce moment-là que je me suis dit pour la première fois qu'il serait peut-être intéressant d'adapter Shakespeare en bande dessinée. Mais je me suis aperçu qu'une adaptation de «Macbeth» existait déjà et qu'elle était d'ailleurs très réussie. Je me suis dit: bon, le terrain est donc occupé. Et je n'ai plus pensé à Shakespeare jusqu'au début des années 90, quand le chorégraphe Angelin Preljocaj m'a confié les décors et les costumes de son ballet «Roméo et Juliette» pour l'Opéra national de Lyon.

Vous y revenez en 2011 avec l'album «Julia & Roem», qui renvoie à «Roméo et Juliette». Vous dites avoir retenu du texte de Shakespeare «un parfum». Qu'entendez-vous par là?

Comment définir un parfum? On peut difficilement décrire ce qui relève de ce sens étranger aux domaines de l'écrit, de l'image ou de la musique: l'olfactif n'appartient qu'à lui-même. Dans un sens plus large, je dirais que le parfum est pour moi tout ce dont on reste imprégné quand on a aimé une œuvre. C'est ce qui subsiste quand elle a été digérée et transformée par la mémoire; c'est comme une écume. Ce parfum qui me restait de Shakespeare, c'est ce qui m'a servi pour me lancer dans «Julia & Roem» et pour aller jusqu'au bout avec l'excitation du défi. Le parfum, c'était le désir.

Et ce parfum vous a ramené au texte de Shakespeare.

Il m'a fallu en effet me replonger dans la lecture de «Roméo et Juliette» de manière presque technique. Je me suis concentré sur la mécanique de l'engrenage funeste, fatal, qui conduit à la mort des amants: il me fallait la mécanique pure. En me lançant dans «Julia & Roem», je m'étais octroyé le droit de trahir Shakespeare et j'ai été tout de suite séduit par l'idée de lui imposer un happy end. À ma connaissance, cela n'avait jamais été fait.

Qu'y a-t-il derrière cette envie de conjurer la fin tragique de Roméo et Juliette?

Dans mes albums, je m'impose des thématiques très lourdes et je montre des moments difficiles de l'âme humaine. Pour l'instant, je n'ai pas trouvé d'autre remède susceptible d'apporter un soulagement que l'amour: il ouvre des perspectives qui sont douces. Cela dit, quand j'ai fait «La couleur de l'air», le troisième volet de la



«Baudelaire m'a fait comprendre, aux alentours de mes 14 ans, que la langue française est absolument sublime.»

Enki Bilal, dessinateur de BD

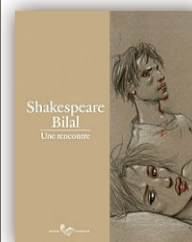
trilogie «Coup de sang» qui succède à «Julia & Roem», je me suis empressé de séparer le couple. Leur histoire n'a donc pas duré: même un amour aussi mythique ne tient pas.

L'écrivain Georges Perec disait qu'il se donnait des contraintes pour être libre. Cela correspond à votre manière de jouer avec le texte de Shakespeare?

Oui, totalement. Et cela correspond même à tout ce que j'ai fait depuis que je travaille seul, après les albums que j'ai adoré faire avec Pierre Christin. Je me donne à chaque fois des contraintes qui sont en quelque sorte des «visions». Bien sûr, je n'ai rien d'un devin. J'essaie simplement de me projeter visuellement dans un avenir proche. Ces «visions» sont en effet des contraintes: je dois m'efforcer de les rendre lisibles, cohérentes, sans vouloir délivrer de message. Mais elles stimulent ma liberté quant aux moyens pour les rejoindre. Cette liberté tient également au fait que j'écris en temps réel, sans faire de synopsis. Là, je viens de rentrer de mon atelier où je travaille sur «Bug Livre 4». Hier encore, je ne savais pas quelle séquence succéderait à celle que j'étais en train de terminer. Et j'étais loin d'imaginer l'idée qui m'est venue aujourd'hui, sur le chemin de cinq minutes entre mon atelier et mon domicile. Cette liberté, je l'ai acquise parce que je n'ai plus besoin, pour convaincre un éditeur, de lui donner un script avec un début, un milieu et une fin. Mes éditeurs me font maintenant confiance.

Une planche de l'album «Shakespeare-Bilal. Une rencontre».

Enki Bilal.
Hannah Assouline



À LIRE
«Shakespeare-Bilal. Une rencontre», Éditions Marie Barbier, 192 p.

Aujourd'hui il y a sans doute des Roméo et Juliette Ukrainiens et Russes, Israéliens et Palestiniens, Arméniens et Azéris... Vous pensez que cette vieille histoire conserve tout son sens et sa force?

Au début des années 90, j'ai accompagné en Israël le ballet «Roméo et Juliette» pour lequel j'avais collaboré avec Angelin Preljocaj. Je me souviens d'une représentation en présence de Shimon Peres que j'ai rencontré. À l'époque, oui, ça avait du sens, une Juliette Palestinienne et un Roméo Israélien. Ou l'inverse. Ou encore une Juliette Croate et un Roméo Serbe puisque la Yougoslavie était en train d'éclater. Aujourd'hui, avec ce qui est arrivé entre Israël et les Palestiniens après l'horrible attentat du 7 octobre, j'ai l'impression que leur histoire serait tout juste bonne à énerver les extrémistes de chaque côté. Je pense que Roméo et Juliette sont devenus... Comment dire? Incongrus, oui, c'est le mot. Il est vraiment triste de se dire que les plus belles histoires deviennent incongrues.

«Pour l'instant, je n'ai pas trouvé d'autre remède susceptible d'apporter un soulagement que l'amour.»

Vous êtes devenu un agnostique de l'amour?

Non, j'y crois parce que j'ai vécu l'amour et parce que je le vis encore. L'agnostique attend la preuve, mais moi, je l'ai eue. Ce qui me désole, c'est plutôt que nous vivons dans une société où l'amour se retrouve étouffé et passe au second plan. Qu'en reste-t-il quand on s'enferme dans les postures du communautarisme? Quelle place lui laisse le néoféminisme qui est si idéologique et si fermé? À cet égard, l'amour reste plus que jamais porteur d'ouverture. Ouvrons les fenêtres, respirons et aimons-nous!

Vous déplorez que la gauche laisse la critique du wokisme à la droite?

Oui, parce qu'elle s'en rend ainsi complice. La gauche française n'a pas travaillé et n'a rien imaginé depuis la chute du mur de Berlin: elle s'est contentée d'agiter un épouvantail nommé Front national puis Rassemblement national. Dans un siècle, quand les historiens se pencheront sur notre époque, ils seront stupéfaits de découvrir que la vie politique française a été tétanisée pendant plus de quarante ans par une certaine famille Le Pen. Cette gauche a délaissé les ouvriers, qui se sont barrés au Front national. Pour les remplacer, elle s'est trouvée des nouveaux damnés de la terre: les musulmans. C'est le cheval de Troie qui a permis aux islamistes de s'installer. Quand je lis les livres de Gilles Keppel ou de Boualem Sansal, je me dis que la gauche est coupable d'avoir laissé les choses se dégrader: elle a refusé de voir ce qui était en train de se passer.

À part Shakespeare, un autre écrivain passe la tête dans votre œuvre: Charles Baudelaire dans «La trilogie Nikopol». Il compte beaucoup pour vous?

Quand je suis arrivé en France à l'âge de 9 ou 10 ans, en ayant quitté un pays qui n'existe plus, la Yougoslavie, j'ai dû apprendre le français sur le tard. Parmi les livres qui m'ont marqué dans cet apprentissage, il y a d'abord ceux de Baudelaire. Je ne comprenais pas toujours ce qu'il voulait dire; il m'arrivait de m'arracher les cheveux en le lisant. Mais il m'a fait comprendre, aux alentours de mes 14 ans, que la langue française est absolument sublime.